

Le fauve

Nicole Lavigne

Number 74, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13768ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavigne, N. (1997). Le fauve. *Moebius*, (74), 69–74.

NICOLE LAVIGNE

Le fauve

Le 4 mai 1997, à 17 h 48 exactement, un tableau d'Henri Matisse fut complètement détruit au Metropolitan Museum de New York. Intitulé *La Japonaise au bord de l'eau*, il faisait partie d'une exposition itinérante consacrée aux Fauves et réunissant plus de cent soixante-dix Braque, Derain, Manguin, Dufy, de Vlaminck et, bien sûr, Matisse. Les tableaux qui devaient se rendre par la suite à la Royal Academy of Arts de Londres attiraient chaque jour une foule exubérante et piaillarde: quelle que soit la saison, New York vit à l'heure de ses touristes. Les visiteurs, pressés d'acheter leurs tickets, entraient au musée sans prêter attention à sa belle façade néoclassique. Une fois passée la billetterie, ils se dirigeaient expressément vers la galerie des peintres européens au deuxième étage. Une vue d'ensemble de cette section du musée eût-elle été possible qu'elle aurait donné lieu à une caricature réjouissante: postés à l'entrée des salles, les gardiens affichaient tous la même mine déconfite chaque fois qu'une marée humaine envahissait la pièce dont ils assuraient la sécurité. D'en haut, le mouvement de la foule prenant d'assaut les salles puis se dispersant ressemblait à un immense tableau mouvant. Fluides, les formes et les couleurs changeaient constamment, telles les paillettes d'un kaléidoscope.

La Japonaise au bord de l'eau ne figurait pas parmi les tableaux qui avaient fait la renommée de Matisse. Son petit format ne jouissait ni du prestige ni de la popularité de *La sieste* ou de *Fenêtre ouverte*, devant lesquels les visiteurs s'agglutinaient comme des mouches sur une belle viande carminée. Ici, on s'attardait, détaillait les œuvres, comparait les originaux aux

reproductions sur les affiches et dans les magazines en se demandant comment le peintre avait réussi à insuffler un tel élan de vie à l'aide d'une simple palette de couleurs et d'un pinceau. Mais beaucoup ne s'interrogeaient pas, se contentant d'imprimer les tableaux dans les replis de leur mémoire pour les glisser en temps opportun dans une conversation – «Ah, Matisse! Ah, *Fenêtre ouverte!*» – avec cet accent persuasif des amateurs jouant les connaisseurs. Exposées dans des salles différentes, les deux toiles étaient facilement repérables: on n'en distinguait pas la moindre parcelle! Ce n'est qu'en jouant du coude, et encore, mieux valait attendre son tour derrière le barrage de dos et de têtes, que le regard se trouvait récompensé.

En marge de toute cette effervescence se tenait modestement *La Japonaise au bord de l'eau*. D'une facture impétueuse, elle semblait avoir été exécutée d'un jet, dans l'immuable pureté du geste. D'ailleurs, l'huile ne la recouvrait pas entièrement, laissant voir çà et là le grain de la toile. Elle frappait par l'éclatement des couleurs. Rose, fuchsia, pourpre, marine, indigo, émeraude, ocre, turquoise, orangé, les teintes jaillissaient de partout, éclaboussaient la toile sans que la représentation n'en souffre. C'est qu'il n'y avait pas de point de fuite et l'œil, laissé à son vagabondage, cherchait en vain une ligne droite pour s'y accrocher.

La belle Japonaise ne se dévoilait pas au premier regard. Il fallait la mériter. Reculer sans trop s'éloigner. Mais s'éloigner tout de même pour provoquer le miracle. La jeune femme apparaissait alors, assise de profil, la tête légèrement penchée, sanglée dans un kimono. Trop proche, on ne distinguait qu'un grouillement de taches. Trop loin, la minuscule toile de 35 centimètres sur 28 se perdait au milieu des autres. Par contre, à une distance d'environ deux mètres, le tourbillon de coloris cessait d'étourdir et l'œil plongeait, ravi, au cœur du tableau. Les serpentins indigo formant l'imprimé du kimono couraient dans tous les sens, deux traits orangés devenaient le ruban de soie autour du chignon, une petite tache ovale, une oreille. Le modèle prenait vie, l'illusion était parfaite:

on aurait juré qu'il allait bouger. Chaque coup de pinceau avait la netteté, la fulgurance de la spontanéité. Chaque trait semblait guidé par cette pulsion créatrice qui donne à l'art sa raison d'être.

Pourtant, et c'était encore un tour de force, le tableau était aux antipodes de l'art figuratif. Par exemple, impossible de savoir si la jeune femme priait ou lisait. Les mains pouvaient tout aussi bien être jointes que tenir un livre. Le buste incliné ne fournissait pas plus d'indices. Le visage était-il en méditation ou recueilli devant un poème? Un pied pendait, laissant supposer un rocher sur lequel le modèle aurait pris place. Cependant, rien ne permettait de l'affirmer. Il s'agissait peut-être d'une butte ou d'un talus gazonné. *La Japonaise au bord de l'eau*, proclamait le titre. Oui, mais de quelle eau avait voulu parler Matisse? Un lac, une rivière, la mer?

*

Toutes ces questions ressassées la veille hantaient encore le peintre Graham Abbot lorsqu'il s'arrêta devant le tableau pour la onzième fois en douze jours. La jeune femme l'obsédait. Il ne dormait plus, ne mangeait plus, ne sortait que pour se rendre au musée. Toute sa vie, il avait voulu donner cette brillance aux couleurs en les juxtaposant. Toute sa vie, il avait travaillé sans relâche dans son atelier, à mélanger les coloris, trouver les tons justes, approfondir les nuances, ciseler les formes. Pour recommencer, recommencer sans cesse, sans jamais atteindre son idéal. Vingt années de travail et il n'avait pas réussi à produire une seule fois une œuvre de la puissance de celle qu'il scrutait depuis tout à l'heure en espérant en déchiffrer l'énigme. Comment Matisse avait-il réussi à rendre cette luminosité tout en ignorant souverainement la technique du clair-obscur? Quelle main divine avait guidé celle de l'artiste? C'est ce qu'il finirait bien par découvrir à force de ratisser du regard chaque centimètre carré du tableau. De toute façon, il avait le temps; personne ne lui passait de commande en ce moment.

Donc, il revint. Le lendemain, le surlendemain et tous les jours suivants. Les lundis, jour de relâche du musée, il s'enfermait dans son atelier et essayait de reproduire la Japonaise de mémoire. Malgré ses échecs, il ne désespérait pas, convaincu que la prochaine tentative serait la bonne. Il connaissait le tableau par cœur pour en avoir étudié minutieusement chaque trait, chaque courbe, chaque coup de pinceau. Des détails comme l'épaisseur de l'huile ou la répartition du « blanc » dans l'espace pictural n'avaient plus de secret pour lui. Même la signature de l'artiste, dans le coin gauche, qu'il considérait comme partie intégrante de l'œuvre, semblait éventrer un mystère. Pourtant, quand il voulait donner vie à la belle Asiatique, les résultats le décevaient : l'ensemble manquait de vigueur, les couleurs ne flamboyaient pas comme sur l'original et les formes, qu'on aurait dû deviner, étaient soit trop appuyées, soit pas assez. Après chaque tentative, Graham Abbot retournait à la galerie des peintres occidentaux où il reprenait son observation. Il connaissait la distance exacte à partir de laquelle la jeune femme commençait à se manifester. En reculant lentement, elle apparaissait au milieu des lignes et des taches comme une photographie dans un bain révélateur. Pour que la rencontre ait lieu, il se tenait dans cet angle imaginaire en dehors duquel rien ne se passait. Prisonnier de son regard, il vacillait sur ses jambes au bout d'une heure mais c'était là le moindre de ses soucis. Il avançait, reculait, indifférent à la foule qui déambulait et aux conversations qui s'amorçaient et se dénouaient autour de lui. Par chance, les gens s'intéressaient peu au tableau, y préférant les toiles voisines à cause de leurs dimensions plus généreuses. Durant les derniers jours d'avril, Graham Abbot abandonna tout espoir et se sentit vraiment déprimé. L'exposition allait prendre fin, la Japonaise quitterait New York, emportant à jamais son mystère. Cette idée l'affligeait et c'est la mort dans l'âme qu'il traversait Central Park pour se rendre au Met. Les gardiens le saluaient maintenant comme une vieille connaissance et le plaignaient : « Le pauvre !

soupiraient-ils, tous les jours devant la même toile... C'est terrible, la vie d'artiste.»

Le dernier jour, Graham Abbot faisait peur à voir avec ses cheveux en broussaille, sa barbe roussâtre de trois semaines et ses vêtements maculés de peinture. Tel un amoureux éconduit, il se présenta devant la Japonaise sans rien en attendre; elle n'allait pas lui dévoiler en quelques instants ce qu'elle lui refusait depuis des semaines. Lors de cet ultime tête-à-tête, il éprouva pour elle des sentiments troubles: une sorte de haine-passion, d'une violence terrifiante, qui culminait en une folle envie d'êtreindre et de meurtrir tout à la fois.

Deux heures passèrent. Trois. Quatre. À une heure de la fermeture, la foule devint plus compacte. Bousculés par le temps, les visiteurs défilaient rapidement devant les tableaux, voyaient sans regarder, regardaient sans apprécier, appréciaient sans s'émerveiller. Graham Abbot, lui, ne remarqua rien de tout cela. Subjugué, il fixait la toile avec ses yeux de lynx comme pour voir au travers, la pupille dilatée, le corps immobile, les pieds bien plantés au sol comme les racines d'un arbre centenaire. Depuis combien de temps n'avait-il pas bougé une jambe, une main? Battu des paupières? Une éternité, lui sembla-t-il. Et, au moment précis où cette pensée l'effleura, le détournant un instant de son objet de convoitise, une chose incroyable se produisit: l'eau remua sur la toile. Il écarquilla les yeux, les ferma puis les rouvrit. Il ne rêvait pas: l'eau remuait. Des vaguelettes roses, rouges, vertes frissonnaient à la surface de la rivière, car maintenant il distinguait parfaitement cette rivière qui coulait aux pieds de la Japonaise. Puis, ce fut au tour du pied droit, l'unique pied visible, de bouger. Il se posa sur la mousse du rocher tandis que la soie du kimono miroitait sous les rayons chatoyants d'un soleil en maraude. Alors, la jeune femme décroisa les jambes, referma le livre qu'elle tenait depuis toujours, dans lequel courait une belle calligraphie évoquant de petits pavillons, et se leva. Aucune émotion sur ce visage de nacre qui s'offrait au regard du peintre pour la première fois. Elle disparut. Elle quitta le jardin pour un endroit mystérieux situé

en dehors du tableau. Il eut beau lui parler, la supplier, la menacer, rien n'y fit: pas une seule fois elle ne s'arrêta ni ne se retourna. Ne restait pour tout décor qu'un lieu ingrat où tout venait de se figer, instantanément. Un paysage de pierres stériles et d'eau couleur métal. La Japonaise le laissait seul avec ce jardin sans vie, seul avec lui-même, avec cette chose morte tout juste bonne à rejoindre le fourbi d'un de ces marchands de puces qui se proclament antiquaires. Alors, il entra dans une rage terrible; saisissant le canif au fond de sa poche, il bondit sur la toile comme un fauve sur sa proie, toutes griffes dehors. Les yeux injectés de sang, il la lacéra avec la lame luisante, la planta dans tous les coins, gauche, droit, en haut, en bas; il entaillait, blessait, poignardait, sous l'œil horrifié de la foule qui n'osait l'approcher. Il s'entendait rugir et n'aurait pas hésité à déchiqueter d'un coup de patte tous ceux qui se seraient avancés.

*

Combien de fois profana-t-il l'œuvre avant que les policiers ne parviennent à le maîtriser? Cinq, dix, plus? Les experts qui iront témoigner au procès de Graham Abbot qui s'ouvre demain à la New York County House seront peut-être en mesure de le préciser. Mais déjà, des spécialistes ont jugé le tableau irrécupérable. Les proches du peintre, sa femme, ses deux filles, ses amies et amis, artistes comme lui, ne comprennent pas ce qui a pu se passer. Ils iront dire à la barre qu'il a toujours été un homme doux, aimable, plutôt réservé. Le psychiatre nommé dans le dossier ne comprend pas non plus; après un long entretien avec l'accusé, il n'a trouvé aucune faille permettant d'éclairer son geste.

Mais cette question n'est pas la seule à rester sans réponse. À Boston, Massachusetts, un riche industriel ne s'explique toujours pas pourquoi, depuis le 4 mai 1997, une Japonaise figure sur *La plage rouge*, un tableau de Matisse légué de père en fils et faisant partie aujourd'hui de sa collection privée.